

# L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3. — Etats-Unis, \$3.50.  
Tout semestre commencé se paie en entier.  
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. VII.

No. 19.

Prix du numéro, 7 centins. — Annonces, la ligne, 5 centins.  
Toute communication doit être affranchie.  
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 11 MAI 1876

Rédaction, Administration, Bureaux d'Abonnements et d'Annonces : Nos. 5 et 7, Rue Bleury, Montréal. — GEO. E. DESBARATS, Directeur-Gérant.

## SOMMAIRE

Ottawa avant de devenir capitale. — Revue Européenne. — Nos Gravures : L'exposition universelle de Philadelphie ; Scènes dans les bassins du canal de La Chine. — Vingt mille lieues sous les mers (suite). — Un épisode de réurrectionistes. — Usages du monde. — Un cinquième au whist. — Nouvelles générales. — Enigmes, charades, problèmes, questions, etc. — Le Saint-Laurent. — La colombe de Pompéi. — Poésie : La liberté. — Rosalba ou deux amours, épisode de la révolution de 1837. — Le jeu de dames. — Prix du marché de détail à Montréal.

GRAVURES : Travaux de radoub dans les bassins du canal Lachine ; L'exposition universelle de Philadelphie ; Résidence de la commission anglaise ; Transplantation d'arbres dans le parc Fairmont ; Le vieux Saint-Laurent secouant ses entraves.

## OTTAWA

### AVANT DE DEVENIR CAPITALE

Sur les bords fleuris qu'arrosent la chute des Chaudières et les cascades du Rideau, il y a une belle, grande, jeune ville dont l'air de santé surabondante provoque la jalousie de ses rivales canadiennes ; aussi les journalistes l'ont-ils souventes fois décriée. Les hommes politiques, qui lui ont laissé déferer le titre de capitale de tout le Canada, ne l'aiment pas outre mesure non plus. Cependant, nous allons en parler ; et afin de ne déplaire à personne, il ne sera fait mention que de choses déjà loin en arrière du temps présent — ce qui montre que je n'ai pas l'intention de prononcer un plaidoyer contre l'élévation excessive des taxes municipales.

\* \*

Le premier Européen qui vit les trois plateaux sur lesquels est assise la ville d'Ottawa, fut Samuel de Champlain, occupé des limites qu'il donnerait à l'empire français, dont il préparait la fondation. Il fuma le calumet sous ces hautes falaises, décrivit la chute du Rideau, le gouffre de la Chaudière, l'embouchure de la Gatineau, et passa outre. Quelle ne serait pas sa surprise s'il voyait en ce lieu la capitale d'un empire qui n'est plus français !

Deux siècles après Champlain, aucun commencement d'habitation n'existait encore là. D'année en année, les flottilles de traite faisaient halte au pied du grand saut, sur le rivage plat de Hull. En temps de guerre, on dressait des ambulacades entre Iroquois, Hurons, Outaouais et Français. Dollar et ses compagnons y trouvèrent le trépas dans une lutte mémorable. L'oubli emporta tout, excepté ce fait d'armes presque sans égal.

\* \*

Philémon Wright, de Boston, remonta l'Ottawa en 1800. C'était un homme de la trempe de nos vieux fondateurs. De plus, il était riche de trente mille piastres, un fameux appoint dans les entreprises du genre qu'il tentait. Aux premiers bouillons de la Chaudière, il arrêta son canot, mit pied à terre du côté le plus accessible et grimpa sur un arbre. « Je me trouvais, dit-il, à la tête de la navigation. Plusieurs rivières semblaient venir à moi et se jeter ensemble dans le chenal que je venais de remonter. Les bois d'alentour témoignaient de la nature arable du sol. Je m'y crus chez moi et m'écriai : « Voici ma demeure, car ce pays inhabité deviendra un centre. » Il donna à l'endroit le nom de Hull, en souvenir de sa ville natale.

Sans plus tarder, il mit hache en bois. La forêt lui livra mille acres de terre défrichée. Une petite population blanche y vint comme par enchantement, ce qui, d'abord, ne plut pas beaucoup aux Sauvages, mais avec des présents tout peut s'accorder. Quinze ans de labeur pro-

duisirent des miracles. Magasin, scierie, moulin à farine, élevage de bestiaux, rien ne manqua pour compléter la physionomie de ce domaine. Wright s'appela à juste titre le roi de l'Ottawa. Quand il partait ou qu'il revenait de ses courses, une démonstration générale avait lieu dans le village ; la cloche, le canon, les drapeaux, les sabres, les habits de fête, tout était mis en branle pour lui faire honneur.

Sainte-Anne-du-Bout-de-l'Île, près Montréal, n'était plus le poste avancé de la civilisation, c'était Hull.

Quant au site actuel de la ville d'Ottawa, il était désert ; les voyageurs n'en parlaient que comme de la « place des Rideaux. » De là jusqu'à Montréal, distance de quarante lieues, il n'y avait pas quatre maisons.

\* \*

Wright ne réalisa pas tous ses projets. Il en avait conçu assez pour remplir l'existence de dix hommes. Il vit pourtant grandir Hull et s'ouvrir (en 1827) le canal Rideau, dont l'idée lui appartient. On a conservé mémoire de l'entrée solennelle du premier train de bois, en 1806, lorsqu'il passa de la Gatineau à l'Ottawa, en route pour Québec.

Wright a brillé par des traits d'excentricité qui l'ont rendu célèbre, du temps où il était député à Québec.

Un acteur anglais l'a même joué en plein théâtre. Le roi de l'Ottawa, pâmé de rire dans une stalle en vue de chacun, n'était pas le côté le moins amusant du spectacle.

Invité à dîner chez le gouverneur, il y arrive à midi sonnant, se fait annoncer et déjeûne en tête-à-tête avec Son Excellence, qui trouve un charme tout particulier à la conversation de son hôte. Wright, instruit comme il l'était, habile dans l'art de la parole, sans gêne aucune en aucun moment, était un convive de prince. L'Excellence le quitte enchanté et l'invite à dîner.

— Quand cela, s'il plaît à Votre Seigneurie ?

— Mais ce soir, en compagnie de vos collègues du parlement.

— Aie ! fait le père Philémon, je viens d'en commettre une bonne ! Que Votre Excellence m'excuse, je croyais avoir justement dîné avec Elle.

— Nous avons déjeûné, et bien joyeusement, Dieu merci. Revenez dîner. Les gens comme vous ne sont pas de trop deux fois par jour.

\* \*

Parmi les choses réputées impossibles que rêva le fondateur de Hull, il en est une qui surprend encore bien des gens : c'est de voir la capitale des possessions britanniques de l'Amérique du Nord fixée sur le rocher des Rideaux. Wright le voulait ainsi, par force de sens-commun, disait-il. Bouchette, By, De Vigne et d'autres qui l'ont connu, vers 1830, s'accordent sur cette « toquade » du bonhomme, mais il faut dire aussi que ces trois écrivains ne refusent pas de se rendre à son raisonnement, qu'ils acceptent comme logique, tout en ne prévoyant pas la « prochaine » réalisation d'une telle espérance.

La Pigeonnière était une longue maison servant d'hôtel, située sur la grande rue de Hull. Parmi les voyageurs canadiens, Hull fut longtemps désigné, à cause de cela, sous le nom de la Pigeonnière, tandis que l'autre rive, où est Ottawa, s'appelaient les Rideaux.

En 1815, un appel fut fait en Angleterre aux classes susceptibles d'émigrer dans les colonies. On promettait monts et merveilles. Les pauvres diables qui se laissèrent engluier par le prospectus eurent à s'en repentir. A leur arrivée ici, ils virent de suite qu'on n'avait pris aucune mesure pour les établir. Un grand désappointement s'en suivit. Déjà, nous commençons à enseigner aux étrangers la voie qui mène aux Etats-Unis. Ni chemins, ni outils, ni nourriture pour les colons. On fut deux années à tâtonner avant de leur donner des terres. Pendant ce temps, la plupart des immigrants se mettaient à la ration que le commandant des troupes voulut bien leur accorder par un sentiment de pitié ; les autres repartirent. Enfin, on s'imagina avoir conçu un plan de colonisation sans pareil, et pour l'exécuter, vers 1817, près de mille soldats, vétérans des guerres d'Espagne et de France, reçurent des terres dans la région de Perth, aujourd'hui, à quinze lieues en arrière d'Ottawa. Le plus grand nombre de ces guerriers attendirent qu'ils eussent le droit de vendre, ou que le gouvernement cessât de leur fournir des rations, puis ils décampèrent. On vit vendre des lots de terre pour une bouteille de rhum.

De 1816 à 1825, un assez fort contingent d'Ecosais prit possession des terres aux environs d'Ottawa. Plusieurs officiers et soldats des Meurons, si je ne me trompe, reçurent des billets de location dans cette partie du pays. M. l'abbé de la Mothe, chapelain des Meurons, se fit donner des concessions près de Perth.

Il y a des familles qui « roulent carrosse » sous les portiques du parlement, pour avoir fait mettre leur nom dans une patente de terre qui, à leurs yeux, ne valait pas dix piastres et qui, aujourd'hui, vaut un quart ou un demi-million.

Le siège de la justice était à Perth. Le pays était rempli de loups. On conte que les pauvres plaideurs qui faisaient pèlerinage au temple de Thémis, étaient plus occupés de se garantir de la dent des loups que de celles des avocats. Il n'y avait ni chemin ni chemine des Rideaux à Perth. Les gens s'organisaient en caravanes sous la conduite d'un guide, Antoine Lalonde, né en 1797, milicien en 1812, et, comme tel, prisonnier des Américains pendant un an. Lalonde (venu à Ottawa vers 1823) vit encore ; il raconte avec plaisir ses courses hasardeuses dans la forêt, pour porter des dépêches d'un poste à l'autre.

Dans l'été de 1819, le duc de Richmond, gouverneur-général du Canada, se rendit jusqu'à la Chaudière, et c'est là qu'il mourut d'une attaque d'hydrophobie, par suite de la morsure d'un renard apprivoisé qu'il avait voulu caresser étant à Sorel. La belle route Richmond, qui sort de la ville et longe les rapides en haut des Chaudières, rappelle son souvenir, ainsi que le village Richmond, situé à son extrémité, à sept lieues.

BENJAMIN SULTE.

(A continuer.)

## REVUE EUROPEENNE

La mode des célébrations *centennaires* se propage de plus en plus ; du train dont on y va, nous aurons bientôt une de ces fêtes pour chaque jour de l'année.

La plus légitime et la plus auguste pour cette année est bien celle du trois-centième anniversaire de la naissance de St. Vincent

de Paul. Toutes les associations fondées par ce grand modèle de la charité chrétienne ou, qui ont été autorisées à porter son nom, ont chômé le 24 avril, et la société dite de St. Vincent de Paul y était invitée par un bref du souverain pontife.

La France, dans ses malheurs, a bien le droit de recourir à ce grand patron, qui s'était fait, en ce monde, celui de tous les infortunés ; elle a pu en même temps se prosterner devant une de ses gloires les plus pures et les plus brillantes, gloire acceptée et reconnue de tous les peuples et de toutes les religions, gloire que l'humanité entière réclame partout où a pénétré — et où n'ont-elles point pénétré ? — une des filles de St. Vincent de Paul, un de ces anges de la terre, qui s'appellent du nom si doux et si sympathique de *sœur de charité*.

Dans le mois précédent, l'Allemagne avait célébré un autre *centenaire* qui, pour la France comme pour elle, est toute une leçon de morale historique, leçon qui se résumerait très-bien en ces quelques mots : *courage et espoir dans le malheur, modération dans le triomphe*. C'est le 10 mars 1776 que naquit Louise-Amélie, reine de Prusse, que sa beauté, son courage et ses malheurs ont rendue si célèbre et à bon droit si chère aux Allemands, pour qui elle a lutté avec tant de persévérance, fortifiant et encourageant son mari, Frédéric-Guillaume III, après Iéna et les terribles désastres qui suivirent.

A Tilsit, lors des conférences où Napoléon montra à l'égard de la Prusse une inflexibilité que le souverain actuel n'a que trop imitée à l'égard de la France, la reine fut si près de toucher le cœur de Napoléon, que M. Thiers nous le montre s'empressant de terminer de crainte de se laisser gagner. Tout ce passage de *l'Histoire du Consulat et de l'Empire* emprunte un douloureux intérêt aux événements qui ont terminé le second empire, et qui ont remis, pendant quelque temps, le sort de la France aux mains de l'historien lui-même. On nous permettra peut-être d'en citer une partie.

On eut recours à l'intervention de la reine, dit M. Thiers, comme dernier moyen, non de toucher grossièrement Napoléon, mais d'émouvoir ses sentiments les plus délicats par la présence d'une reine belle, spirituelle et malheureuse.

Il était tard pour essayer d'une telle ressource, car les idées de Napoléon étaient définitivement arrêtées, et du reste, il est peu probable qu'à quelque époque que ce fut, Napoléon eût sacrifié une partie de ses desseins, sous l'influence d'une femme, si intéressante qu'elle pût être.

Frédéric-Guillaume invita donc la reine à venir à Tilsit. Elle s'y décida, et on prolongea la négociation qui durait déjà depuis une quinzaine de jours, pour donner à cette princesse le temps de faire le trajet. Elle arriva le 6 juillet à Tilsit. Une heure après son arrivée, Napoléon la prévint en allant lui rendre visite. La reine de Prusse comptait alors trente-deux ans. Sa beauté, autrefois éclatante, était un peu ternie. Elle joignait à beaucoup d'esprit une certaine habitude des affaires, qu'elle avait contractée en y prenant une part indiscrète, et une parfaite noblesse de caractère et d'attitude. Cependant, le désir trop de réussir auprès du grand homme, dont elle dépendait, nuisit à son succès même. Elle parla de la grandeur de Napoléon, de son génie, du malheur de l'avoir méconnu en termes qui n'étaient pas assez simples pour le toucher. Mais la force de caractère et d'esprit de cette princesse se fit bientôt sentir dans cet entretien, au point d'embarrasser Napoléon lui-même, qui s'appliqua, en lui prodiguant les égards et les respects, à ne pas laisser échapper une seule parole qui put l'encourager.

Elle vint dîner chez Napoléon, qui la reçut à la porte de sa demeure impériale. Pendant le